



# Le structuralisme

## Une émergence spécifique à une époque

La France de la fin du 19e siècle et du début du 20e siècle a connu plusieurs approches majeures correspondant à l'esprit républicain : la science comme expérimentation avec le positivisme d'Auguste Comte, le roman expérimental du naturalisme d'Émile Zola, les expériences poétiques du Parnasse, la lecture expérimentale de l'histoire par Hippolyte Taine, la philosophie comme expérience intérieure temporelle avec Henri Bergson, l'expérience momentanée en peinture avec l'impressionnisme.

Cela reflète ici parfaitement le besoin de la bourgeoisie de se lier à la réalité d'un côté, avec l'expérience, mais d'en même temps faire prévaloir le subjectivisme et le refus d'une lecture de la réalité comme système.

Le temps l'emporte toujours davantage sur l'espace ; il commence à primer dans la compréhension de la réalité. Ce qu'on appelle structuralisme est la théorisation de cette lecture temporelle, une théorisation strictement parallèle à l'émergence du « nouveau roman », de l'art contemporain, du théâtre de l'absurde, de l'ultra-libéralisme comme vecteur des avancées sociétales.

Le processus de genèse du structuralisme est tout à fait similaire à celui de la fin du 19e siècle. C'était alors toute une période de transition, marquant le passage d'une bourgeoisie déjà sortie de son rôle révolutionnaire anti-féodal, mais pas encore établi en tant que classe dominante ayant développée son identité propre, son idéologie en propre, purifiée au maximum des éléments des stades précédents.

Cela souligne un aspect d'importance : celui de la fonction des couches intellectuelles dans la maturation et la mise en place des dispositifs idéologiques.

On ne sera donc nullement étonné qu'avec un capitalisme relancé dans un nouveau cycle après 1945 et l'établissement d'une nouvelle couche d'intellectuels s'appuyant sur des universités en pleine expansion, on ait un retour en force de ces approches modernisatrices, de manière évidemment adaptée aux conditions nouvelles.

C'est là le terrain d'émergence du structuralisme.

Ce dernier apparaît alors comme levier idéologique pour contourner la question de l'analyse de la réalité comme ensemble, comme totalité. De la même manière que la bourgeoisie profite des puissances de l'informatique, afin d'utiliser les statistiques comme moyen de contourner une analyse d'un phénomène dans sa substance, se focalisant sur les résultats au moyen de calculs sophistiqués,

elle a cherché à interpréter la réalité, mais petits bouts par petits bouts, dans un souci fonctionnel.

Le structuralisme est ainsi, avant tout, un fonctionnalisme ; il est un outil intellectuel ayant une portée pratique, dans le sens d'une gestion d'une partie de la réalité. C'est un pseudo-matérialisme dans sa nature même.

Quelle est son approche ?

Ce qu'on appelle le structuralisme consiste en une méthode existant dans plusieurs domaines de pensée et visant à trouver une « structure » qui serait déterminante pour tel ou tel phénomène.

De telles structures n'ont ni contours définis, ni nature particulière ; cela peut être indifféremment un échange, la main gauche, la parenté, la croyance en le retour d'un prophète particulier, une arme particulière, l'État, le capital, les héritiers, la mer Méditerranée, un lieu particulier, une habitude, une démarche concrète, un rapport concret, une forme, un symbole, etc.

Le rôle du « scientifique » serait de constater de telles structures, ce que le commun des mortels ne pourrait évidemment pas aux yeux des universitaires, et de les évaluer, de les contextualiser, ce qui attribue aux intellectuels un caractère central unilatéral.

Il s'agit ici de deux aspects essentiels de la méthode dite structuraliste. Tout d'abord, le structuralisme, dans ses exposés, ne cesse de souligner le caractère masqué de la structure, l'impossibilité qu'il y a lieu pour une personne simple, hors du circuit universitaire, à ne serait-ce qu'à l'imaginer, sans parler de la concevoir, la comprendre, etc.

Ensuite, le structuralisme est le vecteur du discours de la primauté de l'évaluateur : l'intellectuel, le journaliste, le philosophe, le sociologue, etc. C'est le culte du spécialiste qui interprète. C'est là son aspect fonctionnel.

## **Ferdinand de Saussure**

Le terme de structure tel qu'il est employé par le structuralisme s'appuie sur une conception formulée par Ferdinand de Saussure dans son *Cours de linguistique générale*, en 1916, publié à partir de notes de ses élèves.

Ferdinand de Saussure (1857-1913) développe une approche très largement diffusée en France en philosophie par la suite. Il y aurait d'un côté la réalité matérielle dont on parlerait, qui serait le référent. Mais le mot le désignant existerait de manière indépendante, comme signifiant, c'est-à-dire comme son ayant un écho dans un esprit : Ferdinand de Saussure parle d'image acoustique.

Et il y aurait le signifié, c'est-à-dire l'activité mentale en réaction à ce son et appelant le concept. Par exemple, le signifiant « arbre » est un son appelant le concept d'arbre dans l'esprit, formant un signifié.

S'ensuit alors une conclusion anti-matérialiste : puisqu'il y a différentes langues, c'est nécessairement que les signifiants sont arbitraires. Il y aurait donc en quelque sorte une vie autonome du langage. Tout le structuralisme part de cette lecture du langage réfutant la thèse matérialiste dialectique du langage comme infrastructure.

Ferdinand de Saussure n'emploie pas lui-même le terme de « structure », mais de « système », chose que feront également certains structuralistes, notamment Michel Foucault, qui lui relève plus directement du post-structuralisme, qui est en l'idéologie du capitalisme conquérant de nouveaux espaces sociaux, par la « déconstruction » de toutes les anciennes formes.

En fait, le structuralisme s'appuie entièrement, dans ses fondements mêmes, sur une certaine vision de la langue et du langage. Tous les auteurs structuralistes ont souligné cette dimension, se référant au structuralisme linguistique comme socle de leur approche.

Voici ce que dit Ferdinand de Saussure, qui établit ainsi un principe de système et d'échanges que va reprendre précisément le structuralisme :

« La langue, distincte de la parole, est un objet qu'on peut étudier séparément. Nous ne parlons plus les langues mortes, mais nous pouvons fort bien nous assimiler leur organisme linguistique.

Non seulement la science de la langue peut se passer des autres éléments du langage, mais elle n'est possible que si ces autres éléments n'y sont pas mêlés.

Tandis que le langage est hétérogène, la langue ainsi délimitée est de nature homogène : c'est un système de signes où il n'y a d'essentiel que l'union du sens et de l'image acoustique, et où les deux parties du signe sont également psychiques (...).

La langue est un système de signes exprimant des idées, et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc., etc. Elle est seulement le plus important de ces systèmes. »

Cette idée d'une langue comme structure va être directement reprise par les auteurs structuralistes, pour l'appliquer à d'autres domaines. Tout comme la langue est déterminée par des relations entre des éléments donnés, il existerait des structures pareillement formées d'inter-relations.

C'est une vision du monde croyant en une sorte de réalité composée de multiples constructions, plus ou moins indépendantes, plus ou moins liées, ayant chacun sa forme particulière, sa propre base, sa nature en propre, etc.

Le logicien Jean Piaget, l'une des figures du structuralisme, résume cela en disant :

« Une structure suppose tout d'abord une notion de totalité, c'est-à-dire, d'un ensemble d'éléments qui comportent des lois en tant que système et des lois différentes des propriétés des éléments eux-mêmes. »

Il n'y pas une totalité, mais des micro-totalités, formant comme un kaléidoscope de réalités autonomes.

## **« Structurante en même temps que structurée »**

La notion d'ensemble n'est pas la seule idée associée au concept de « structure ». Il y a également l'idée d'une forme d'évolution particulière. Tout comme une langue connaîtrait une évolution linéaire, la « structure » connaît une évolution du même type.

L'idée est la suivante : la langue évolue jusqu'à ce que des différences très marquées soient visibles à l'échelle des siècles, alors qu'en même temps chaque génération comprenait pourtant la précédente. Il en irait de même pour la structure.

Ferdinand de Saussure, dans son *Cours de linguistique générale*, dresse un parallèle très connu, concernant cette question, avec le jeu d'échecs.

« La langue est un système qui ne connaît que son ordre propre. Une comparaison avec le jeu d'échecs le fera mieux sentir.

Là, il est relativement facile de distinguer ce qui est externe de ce qui est interne : le fait qu'il a passé de Perse en Europe est d'ordre externe ; interne, au contraire, tout ce qui concerne le système et les règles.

Si je remplace des pièces de bois par des pièces d'ivoire, le changement est indifférent pour le système : mais si je diminue ou augmente le nombre des pièces, ce changement-là atteint profondément la « grammaire » du jeu.

Il n'en est pas moins vrai qu'une certaine attention est nécessaire pour faire des distinctions de ce genre.

Ainsi dans chaque cas on posera la question de la nature du phénomène, et pour la résoudre on observera cette règle : est interne tout ce qui change le système à un degré quelconque. »

La structure connaîtrait donc des rapports à la fois internes et externes. Et, qui plus est, il forme à un moment T un « système ». Là encore, Ferdinand de Saussure fait une analogie avec les échecs. Cet aspect est central pour le structuralisme dans sa justification de la fonction du « spécialiste ».

« De toutes les comparaisons qu'on pourrait imaginer, la plus démonstrative est celle qu'on établirait entre le jeu de la langue et une partie d'échecs.

De part et d'autre, on est en présence d'un système de valeurs et on assiste à leurs modifications. Une partie d'échecs est comme une réalisation artificielle de ce que la langue nous présente sous une forme naturelle.

Voyons la chose de plus près.

D'abord un état du jeu correspond bien à un état de la langue. La valeur respective des pièces dépend de leur position sur l'échiquier, de même que dans la langue chaque terme a sa valeur par son opposition avec tous les autres termes.

En second lieu, le système n'est jamais que momentané ; il varie d'une position à l'autre. Il est vrai que les valeurs dépendent aussi et surtout d'une convention immuable, la règle du jeu, qui existe avant le début de la partie et persiste après chaque coup.

Cette règle admise une fois pour toutes existe aussi en matière de langue ; ce sont les principes constants de la sémiologie.

Enfin, pour passer d'un équilibre à l'autre, ou — selon notre terminologie — d'une

synchronie à l'autre, le déplacement d'une pièce suffit ; il n'y a pas de remue-ménage général.

Nous avons là le pendant du fait diachronique avec toutes ses particularités. En effet :

a) Chaque coup d'échecs ne met en mouvement qu'une seule pièce ; de même dans la langue les changements ne portent que sur des éléments isolés.

b) Malgré cela le coup a un retentissement sur tout le système ; il est impossible au joueur de prévoir exactement les limites de cet effet. Les changements de valeurs qui en résulteront seront, selon l'occurrence, ou nuls, ou très graves, ou d'importance moyenne. Tel coup peut révolutionner l'ensemble de la partie et avoir des conséquences même pour les pièces momentanément hors de cause. Nous venons de voir qu'il en est exactement de même pour la langue.

c) Le déplacement d'une pièce est un fait absolument distinct de l'équilibre précédent et de l'équilibre subséquent. Le changement opéré n'appartient à aucun de ces deux états : or les états sont seuls importants.

Dans une partie d'échecs, n'importe quelle position donnée a pour caractère singulier d'être affranchie de ses antécédents ; il est totalement indifférent qu'on y soit arrivé par une voie ou par une autre ; celui qui a suivi toute la partie n'a pas le plus léger avantage sur le curieux qui vient inspecter l'état du jeu au moment critique ; pour décrire cette position, il est parfaitement inutile de rappeler ce qui vient de se passer dix secondes auparavant.

Tout ceci s'applique également à la langue et consacre la distinction radicale du diachronique et du synchronique. La parole n'opère jamais que sur un état de langue, et les changements qui interviennent entre les états n'y ont eux-mêmes aucune place.

Il n'y a qu'un point où la comparaison soit en défaut ; le joueur d'échecs a l'intention d'opérer le déplacement et d'exercer une action sur le système ; tandis que la langue ne prémédite rien ; c'est spontanément et fortuitement que ses pièces à elle se déplacent — ou plutôt se modifient ; l'umlaut de Hände pour hanti, de Gäste pour gasti (voir p. 120), a produit une nouvelle formation de pluriel, mais a fait surgir aussi une forme verbale comme trägt pour tragit, etc.

Pour que la partie d'échecs ressemblât en tout point au jeu de la langue, il faudrait supposer un joueur inconscient ou inintelligent.

D'ailleurs cette unique différence rend la comparaison encore plus instructive, en montrant l'absolue nécessité de distinguer en linguistique les deux ordres de phénomènes.

Car, si des faits diachroniques sont irréductibles au système synchronique qu'ils conditionnent, lorsque la volonté préside à un changement de ce genre, à plus forte raison le seront-ils lorsqu'ils mettent une force aveugle aux prises avec l'organisation d'un système de signes. »

Un moment donné ne dépend pas organiquement des précédents ni des suivants : c'est la négation

du matérialisme historique. L'ensemble n'a pas de sens en soi et ne forme pas de totalité : c'est le rejet du matérialisme dialectique.

Jean Piaget résume cela ainsi :

« Une structure est un système de transformations. Ce n'est pas un système statique, ou simplement une forme sans quoi il faudrait y faire rentrer tous les formalismes ou toutes les philosophies de la forme à partir du platonisme.

La structure permet de passer de l'un de ses éléments à un autre grâce à certaines transformations bien déterminées.

Par conséquent, la structure est structurante en même temps que structurée.

Elle est en état perpétuel de recombinaison et permet d'engendrer sans cesse de nouveaux éléments à son intérieur. »

Il s'agit ici de micro-réalités doubles, qui sont le produit de la réalité et produisent la réalité elles-mêmes, tout en étant la réalité.

## **Le rôle de l'école de Prague**

C'est ensuite l'école dite de Prague qui prolongea cette lecture de Ferdinand de Saussure, avec notamment Roman Jakobson et Nicolas Troubetskoï, par une série de travaux entre 1929 et 1939, dans le pays de l'est européen le plus développé sur le plan du capitalisme.

La Tchécoslovaquie était un important laboratoire intellectuel bourgeois ; la revue publiant les Travaux du cercle linguistique de Prague – le titre est en français, comme beaucoup d'articles – joua un important rôle de concepteur et de diffuseur de la conception qu'on peut déjà qualifier de « structuraliste ».

On trouve également, comme « manifeste », publié dans les Actes du premier congrès international de linguistes à La Haye, s'étant tenu du 10 au 15 avril 1928, le point suivant :

QUELLES SONT LES MÉTHODES LES MIEUX APPROPRIÉES À UN EXPOSÉ  
COMPLET ET PRATIQUE DE LA PHONOLOGIE D'UNE LANGUE  
QUELCONQUE?

Roman Jakobson, Prague

S. Karcevsky, professeur adjoint à l'université de Genève

Prince N. Troubetsky, professeur à l'université de Vienne

Toute description scientifique de la phonologie d'une langue doit avant tout comprendre la caractéristique de son système phonologique, c.-à-d. la caractéristique du répertoire, propre à cette langue, des différences significatives entre les images acoustico-motrices.

Une spécification plus détaillée des types de ces différences est très désirable. Il est surtout utile d'envisager comme une classe à part de différences significatives les

corrélations phonologiques.

Une corrélation phonologique est constituée par une série d'oppositions binaires définies par un principe commun qui peut être pensé indépendamment de chaque couple de termes opposés. La phonologie comparée doit formuler les lois générales qui régissent les rapports des corrélations dans les cadres d'un système phonologique donné.

L'antinomie de la phonologie synchronique et de la phonétique diachronique se trouverait être supprimée du moment que les changements phonétiques seraient considérés en fonction du système phonologique qui les subit.

Le problème du but dans lequel ces changements ont lieu doit être posé. La phonétique historique se transforme ainsi en une histoire de l'évolution d'un système phonologique.

D'autre part, le problème du finalisme des phénomènes phonétiques fait, que dans l'étude du côté extérieur de ces phénomènes, c'est l'analyse acoustique qui doit ressortir au premier plan.

Suit une longue « argumentation » explicitant cette conception, que par la suite l'anthropologue Claude Lévi-Strauss va reprendre, à la suite d'échanges approfondis avec Roman Jakobson à New York durant les années 1940.

On a alors le déclenchement de l'offensive structuraliste. Claude Lévi-Strauss, dans l'hebdomadaire *Le Nouvel Observateur* du 25 janvier 1967, définit ainsi le structuralisme :

« Il prélève les faits sociaux dans l'expérience et les transporte au laboratoire.

Là, il s'efforce de les représenter sous forme de modèles, prenant toujours en considération, non les termes, mais les relations entre les termes.

Il traite ensuite chaque système de relations comme un cas particulier d'autres systèmes, réels ou simplement possibles, et cherche leur explication globale au niveau des règles de transformation permettant de passer d'un système à un autre système, tels que l'observation concrète, linguistique ou ethnologique, peut les saisir.

Il rapproche ainsi les sciences humaines des sciences physiques et naturelles, puisqu'il ne fait rien d'autre, en somme, que mettre en pratique la remarque prophétique de Niels Bohr, qui écrivait en 1939 : « Les différences traditionnelles entre les cultures humaines ressemblent à beaucoup d'égards aux manières différentes, mais équivalentes, selon lesquelles l'expérience physique peut être décrite ». »

Il faut bien voir ici que le structuralisme nie, ainsi, que l'universel est présent dans le particulier ; il tente de s'arracher au particulier pour établir une structure, qui est elle-même ni la totalité, ni l'universel. C'est une lecture du monde comme si celui-ci disposait de multiples facettes tel un diamant, chaque aspect ayant une signification réelle autonome en tant que structure.

A ce rejet du matérialisme dialectique s'ajoute celui du matérialisme historique (qui est compris dans le matérialisme historique), au sens il n'y a plus de processus, de contextualisation historique, seulement une prise de photographie à un moment donné.

Raisonnement en termes de structure implique de se focaliser sur un instant T et de le couper de ce qu'il y a avant et après, au nom d'une prétendue objectivité, d'une neutralité à prétention scientifique.

## **Roman Jakobson, Claude Lévi-Strauss et les chats de Charles Baudelaire**

En 1962, la revue française d'anthropologie *L'Homme* qui avait commencé à être publiée l'année précédente publie un article écrit en commun par Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss, relu par le linguiste Émile Benveniste.

Cet article est consacré à un poème de Charles Baudelaire, *Les chats*, que l'on trouve dans *Les fleurs du mal*. Du point de vue du matérialiste historique, ses premières lignes, formant le début d'une introduction à l'article lui-même, sont le véritable manifeste du structuralisme moderne. On y lit la chose suivante :

« On s'étonnera peut-être qu'une revue d'anthropologie publie une étude consacrée à un poème français du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pourtant, l'explication est simple : si un linguiste et un ethnologue ont jugé bon d'unir leurs efforts pour tâcher de comprendre de quoi était fait un sonnet de Baudelaire, c'est qu'ils s'étaient trouvés indépendamment confrontés à des problèmes complémentaires.

Dans les œuvres poétiques, le linguiste discerne des structures dont l'analogie est frappante avec celles que l'analyse des mythes révèle à l'ethnologue.

De son côté, celui-ci ne saurait méconnaître que les mythes ne consistent pas seulement en agencements conceptuels : ce sont aussi des œuvres d'art, qui suscitent chez ceux qui les écoutent (et chez les ethnologues eux-mêmes, qui les lisent en transcription) de profondes émotions esthétiques.

Se pourrait-il que les deux problèmes n'en fissent qu'un ? »

C'est là, en effet, la prétention d'une analyse « structurelle » - « fonctionnelle » en-dehors de toute circonscription du domaine étudié. Le structuralisme se pose ici comme méthode d'analyse universellement valable.

La longue analyse du poème qui suit est une sorte de piochage d'éléments plus ou moins vrais sur le plan de la grammaire, de la syntaxe, du style, rassemblés dans une sorte de grand bricolage. En voici un exemple.

« Les deux quatrains présentent objectivement le personnage du chat, tandis que les deux tercets opèrent sa transfiguration. Cependant, le second quatrain diffère fondamentalement du premier et, en général, de toutes les autres strophes.

La formulation équivoque : ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres donne lieu à une méprise évoquée dans le septième vers du sonnet, et dénoncée dans le vers suivant. Le caractère aberrant de ce quatrain, surtout l'écart de sa dernière moitié et du septième vers en particulier, est accentué par les traits distinctifs de sa texture grammaticale et phonique (...).



La rime remarquable qui lie les deux tercets est l'unique rime homonyme de tout le sonnet et la seule, parmi ses rimes masculines, qui juxtapose des parties de discours différentes. Il y a une certaine symétrie syntactique entre les deux mots qui riment, puisque tous les deux terminent des propositions subordonnées, l'une complète et l'autre elliptique. »

Cette approche va connaître un succès gigantesque dans l'Éducation nationale auprès des professeurs de français, Gérard Genette (1930-2018) publiant de nombreux ouvrages créant un style, une approche, une lecture des textes spécifiquement propre à la caste intellectuelle des professeurs s'occupant du français.

C'est la fameuse image du professeur de français surinterprétant jusqu'au délire des textes, voyant ce qu'il n'y a pas, au grand dam des élèves voyant bien que c'est absurde, sauf qu'il s'agit pour le professeur de la découverte d'une structure.

Le texte est décomposé en petits morceaux, qui ensemble formeraient une structure de par leurs inter-relations. Gérard Genette s'est ainsi concentré sur le paratexte, les références à d'autres textes dans les textes, charcutant littéralement les textes en les découplant totalement de toute liaison avec l'histoire.

Le texte aurait une valeur en soi, chaque expression aurait un sens littéraire en soi, découplé de la société. Dans *Palimpsestes*, publié en 1982, Gérard Genette définit de la manière suivante ce qu'il appelle un « architexte » :

« L'ensemble des catégories générales, ou transcendantes -types de discours, modes d'énonciation, genres littéraires, etc.- dont relève chaque texte singulier. »

C'est, au sens strict, une approche résolument portée contre l'approche traditionnelle, historique et liée aux mouvements littéraires, portée par André Lagarde et Laurent Michard, auteurs d'une anthologie qui est l'un des grands succès de l'édition en France dans la seconde moitié du XXe siècle.

C'est l'idée d'une œuvre se baladant littéralement dans l'espace et le temps, avec des propriétés magiques. C'est la substance même du discours idéaliste de Gérard Genette, qui assume entièrement ce discours. Dans *L'Œuvre de l'art*, publié en 1994, il prétend ainsi que :

« Étant donné le réseau inextricable de relations qui compose le monde de l'art, aucune œuvre [...] ne se suffit à elle-même, ni ne se contient elle-même : la transcendance des œuvres est sans limites. »

Impossible par conséquent de saisir l'œuvre autrement qu'en mouvement ; un écrit peut être relu sans cesse différemment, il peut et doit être décomposé, déconstruit, au moyen de plusieurs disciplines : la linguistique, la stylistique, la sémiologie, l'analyse des discours, la logique narrative, de la thématique des genres et des époques, etc. L'ensemble formerait une « théorie générale des formes littéraires », c'est-à-dire une « poétique ».

C'est le prolongement direct de l'œuvre comme « phénomène », comme « mythe » et dans *Figures I*, publié en 1966, Gérard Genette affirme ainsi :

« La genèse d'une œuvre, dans le temps et dans la vie d'un auteur, est le moment le plus contingent et le plus insignifiant de sa durée.

De tous les grands livres, on peut dire ce que Borges écrit des romans de Wells : "ils s'incorporent comme la fable de Thésée ou celle d'Assuérus, à la mémoire générale de notre espèce, et fructifieront dans son sein quand aura péri la gloire de ceux qui les écrivit et la langue dans laquelle ils furent écrits".

Le temps de œuvres n'est pas le temps défini de l'écriture, mais le temps indéfini de la lecture et de la mémoire.

Le sens des livres est devant eux et non derrière, il est en nous : un livre n'est pas un sens tout fait, une révélation que nous avons à subir, c'est une réserve de formes qui attendent leur sens, c'est l'imminence d'une révélation que nous avons à subir, c'est une réserve de formes qui attendent leur sens, c'est l'imminence d'une révélation qui ne se produit pas" et que chacun doit produire pour lui-même. »

Il s'agit là d'une conception extrêmement élaborée, visant à détruire toute perspective historique en littérature, et à renforcer la démarche « structuraliste » en général.

## **Le point de rupture**

Cette irruption du structuralisme proposé par Claude Lévi-Strauss et Roman Jakobson va développer une vague intellectuelle sans pareil. Michel Foucault pouvait constater dès mai 1966 que :

« Le point de rupture s'est situé le jour où Lévi-Strauss pour les sociétés et Lacan pour l'inconscient, nous ont montré que le sens n'était probablement qu'une sorte d'effet de surface, un miroitement, une écume, et que ce qui nous traversait profondément, ce qui était avant nous, ce qui nous soutenait dans le temps et dans l'espace, c'était le système. »

On doit bien noter ici le caractère spécifiquement français du structuralisme, tout comme de la « French Theory », c'est-à-dire des continuateurs français l'ayant prolongé jusqu'à une philosophie de la post-modernité qui a eu un écho d'une résonance totale dans les universités américaines des années 1980-1990.

Ce sont des penseurs français, pétris de la philosophie de René Descartes, de l'individualisme bourgeois le plus grand, qui ont développé le structuralisme.

Ainsi, Claude Lévi-Strauss a appliqué le principe en anthropologie, Gérard Genette et Roland Barthes en littérature, Jacques Lacan en psychanalyse, Michel Foucault en politique, Louis Althusser en économie, Pierre Bourdieu en sociologie, Gilles Deleuze en philosophie, Henry Corbin dans la religion musulmane chiite, Algirdas Greimas en linguistique, Georges Dumézil en anthropologie, Fernand Braudel et Pierre Vidal-Naquet en histoire, etc.

Pour cette raison, l'université française, dans ses grandes marqueurs et quand elle n'est pas, de manière bien plus secondaire, sur une ligne conservatrice, se confond avec le structuralisme.

Le structuralisme, par son caractère « scientifique » plus que philosophique dans sa prétention (à l'opposé de l'existentialisme qui se veut philosophe avant tout), est une forme correspondant à l'hégémonie historique du positivisme d'Auguste Comte dans l'université française et l'idéologie bourgeoise lorsque commence son élan d'appropriation totale des institutions étatiques, dans la seconde partie du XIXe siècle.

Le structuralisme fonde sa pensée sur le principe d'une dynamique sociale en-dehors des classes sociales et de l'histoire, tout comme le positivisme ; on a le même positionnement du savant comme observateur neutre constatant des tranches seulement d'une évolution considérée comme n'ayant pas un sens en soi.

Le scepticisme et le relativisme sont deux conséquences inéluctables du structuralisme ; l'observation est si « puissante » qu'elle aboutit d'un côté à la conceptualisation d'une structure, qu'il faut parfois « déconstruire » selon les post-structuralistes, de l'autre à l'acceptation permanente d'une différence susceptible en soi d'avoir un sens.

Ce découplage de l'Histoire est tout à fait significatif lorsque Roland Barthes explique, dans *L'empire des signes*, que :

« Chez nous, une soupe claire est une soupe pauvre; mais ici [au Japon], la légèreté du bouillon, fluide comme de l'eau, la poussière de soja ou de haricots qui s'y déplace, la rareté des deux ou trois solides (brin d'herbe, filament de légume, parcelle de poisson) qui divisent en flottant cette petite quantité d'eau, donnent l'idée d'une densité claire, d'une nutritivité sans graisse, d'un élixir d'autant plus réconfortant qu'il est pur : quelque chose d'aquatique (plus que d'aqueux), de délicatement marin amène une pensée de source, de vitalité profonde. »

Tout se vaut, rien n'a de valeur en soi, le structuralisme étant là pour évaluer et constater les phénomènes. C'est donc un puissant dés-agrégateur, obéissant à un besoin bien précis.

Le capitalisme, pour élargir le champ de ses interventions, a en effet besoin de déconstruire ce qui a historiquement été construit par le capitalisme lui-même comme forces de socialisation. Il s'agit là d'un aspect à la fois intellectuel, en termes de vision du monde, mais également donc d'une dimension sociale.

Au concept de totalité, d'unité des contraires proposé par le matérialisme dialectique, avec comme tradition Aristote, Épicure, Avicenne, Averroès, Spinoza, Hegel, Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao Zedong, le structuralisme oppose la multiplicité.

Au concept d'être humain générique, de personne devant développer ses facultés, l'existentialisme a opposé l'individu et le structuralisme est allé encore plus loin en plaçant celui-ci comme objet d'un infini de tendances et de phénomènes.

Au concept de mouvement, de matière proposé par le matérialisme dialectique, le structuralisme oppose la « structure ». Une structure est ici une forme sociale, un phénomène social, une conception mentale, une tradition pratique... qui imprègne tellement les rapports entre des choses qu'elle déciderait de la tendance dominante dans ces rapports.

Le structuralisme pave ainsi la voie au principe post-structuraliste de la « déconstruction », base de la philosophie post-moderne en général qui refuse le concept de société pour lui opposer le concept de « rapport » ou de « relations ».

Toute existence serait déterminée par des « rapports » et de relations ; modifier ces rapports serait un acte d'affirmation individuelle « révolutionnaire », car transgressif par rapport à la structure encadrant les rapports à l'initial.

C'est la négation complète de l'humanisme comme réflexion humaine en tant qu'espèce de l'être humain générique par rapport à la nature, la société étant fondée sur un mode de production et de reproduction de la vie, au nom d'une saisie de l'individu comme seul point de départ et d'arrivée de la multitude des tendances et poussées variées à l'infini dans la réalité.

La manière de modifier ces rapports, tendances, poussées, même de les comprendre ou de les concevoir, est très différent selon les auteurs structuralistes – qui bien souvent n'assument pas le terme -, qui se sont divisés les champs de réflexion. Tous relèvent par contre de la même démarche anti-historique et anti-matérialiste dialectique.

## **Claude Lévi-Strauss et les mythes**

Claude Lévi-Strauss (1908-2009) est considéré comme l'un des plus grands intellectuels français de la seconde moitié du XXe siècle ; il est une figure intouchable systématiquement valorisé. Il est, au sens strict, le premier vrai porteur du structuralisme français des années 1960.

Sa conception est, pourtant, ni plus ni moins que celle de l'ethno-différentialisme, maquillé en respect des autres cultures. Il est le socle même des théories racialistes modernes des partisans de la « déconstruction » ; un film hollywoodien comme *Black Panther*, qui présentent des noirs africains ultra-développés technologiquement mais restant entièrement tribaux-patriarcaux, s'appuie entièrement sur sa conception.

Dès sa thèse en 1948, intitulée *Les Structures élémentaires de la parenté*, Claude Lévi-Strauss théorise que la parenté repose sur une « alliance » structurale des différentes familles, dans un souci d'alliance. C'est l'idée d'une structure comme base de la famille et Claude Lévi-Strauss va prolonger sa perspective avec *Anthropologie structurale*, un recueil d'articles de 1958.

Dans le chapitre *La Structure des mythes*, on peut lire une longue présentation de la perspective structuraliste :

« Un mythe se rapporte toujours à des événements passés : « avant la création du monde, » ou « pendant les premiers âges, » en tout cas, « il y a longtemps. »

Mais la valeur intrinsèque attribuée au mythe provient de ce que ces événements, censés se dérouler à un moment du temps, forment aussi une structure permanente.

Celle-ci se rapporte simultanément au passé, au présent et au futur. Une comparaison aidera à préciser cette ambiguïté fondamentale. Rien ne ressemble plus à la pensée mythique que l'idéologie politique. Dans nos sociétés contemporaines, peut-être celle-ci a-t-elle seulement remplacé celle-là (...).

Nous posons, en effet, que les véritables unités constitutives du mythe ne sont pas les relations isolées, mais des paquets de relations, et que c'est seulement sous forme de combinaisons de tels paquets que les unités constitutives acquièrent une fonction signifiante.

Des relations qui proviennent du même paquet peuvent apparaître à intervalles éloignés, quand on se place à un point de vue diachronique, mais, si nous parvenons à les rétablir dans leur groupement « naturel, » nous réussissons du même coup à organiser le mythe en fonction d'un système de référence temporel d'un nouveau type et qui satisfait aux exigences de l'hypothèse de départ.

Ce système est en effet à deux dimensions : à la fois diachronique et synchronique, et réunissant ainsi les propriétés caractéristiques de la « langue » et celles de la « parole. » Deux comparaisons aideront à comprendre notre pensée.

Imaginons des archéologues de l'avenir, tombés d'une autre planète alors que toute vie humaine a déjà disparu de la surface de la Terre, et fouillant l'emplacement d'une de nos bibliothèques.

Ces archéologues ignorent tout de notre écriture mais ils s'essayent à la déchiffrer, ce qui suppose la découverte préalable que l'alphabet, tel que nous l'imprimons, se lit de gauche à droite et de haut en bas. Pourtant, une catégorie de volumes restera indéchiffrable de cette façon. Ce seront les partitions d'orchestre, conservées au département de musicologie.

Nos savants s'acharneront sans doute à lire les portées l'une après l'autre, commençant par le haut de la page et les prenant toutes en succession ; puis, ils s'apercevront que certains groupes de notes se répètent à intervalles, de façon identique ou partielle, et que certains contours mélodiques, apparemment éloignés les uns des autres, offrent entre eux des analogies.

Peut-être se demanderont-ils alors, si ces contours, plutôt que d'être abordés en ordre successif, ne doivent pas être traités comme les éléments d'un tout, qu'il faut appréhender globalement.

Ils auront alors découvert le principe de ce que nous appelons harmonie : une partition d'orchestre n'a de sens que lue diachroniquement selon un axe (page après page, de gauche à droite), mais en même temps, synchroniquement selon l'autre axe, de haut en bas. Autrement dit, toutes les notes placées sur la même ligne verticale forment une grosse unité constitutive, un paquet de relations.

L'autre comparaison est moins différente qu'il ne semble. Supposons un observateur ignorant tout de nos cartes à jouer, écoutant une diseuse de bonne aventure pendant une période prolongée.

Il voit et classe les clients, devine leur âge approximatif, leur sexe, leur apparence, leur situation sociale, etc., un peu comme l'ethnographe sait quelque chose des sociétés dont il étudie les mythes.

Notre observateur écoutera les consultations, les enregistrera même sur un

magnétophone pour pouvoir les étudier et les comparer à loisir, comme nous faisons également avec nos informateurs indigènes.

Si l'observateur est suffisamment doué, et s'il recueille une documentation assez abondante, il pourra, semble-t-il, reconstituer la structure et la composition du jeu employé, c'est-à-dire le nombre de cartes - 32 ou 52 - réparties en quatre séries homologues formées des mêmes unités constitutives (les cartes) avec un seul caractère différentiel, la couleur. »

Comme on le voit, c'est là une reprise directe de la conception de Ferdinand de Saussure, sorti de la linguistique pour être appliqué aux phénomènes culturels, interprétés ici de manière anthropologique.

C'est cela qui a fait de Claude Lévi-Strauss le grand théoricien du relativisme absolu dans le domaine des cultures, dans le rejet tant de l'histoire que de l'universalisme.

## **Le mythe comme « super langage »**

La conception ethno-différentialiste de Claude Lévi-Strauss est connue à travers des ouvrages ayant eu une énorme résonance universitaire et intellectuelle : *Tristes Tropiques* publié en 1955, *La Pensée sauvage* publié en 1962, *Le Cru et le Cuit* publié en 1964.

Le premier est un récit personnel racontant comment la vocation d'ethnologue s'est ouverte à l'auteur ; il commence par une formule paradoxale en apparence :

« Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions. »

Car, en réalité, l'énorme succès de *Tristes Tropiques* tient à sa thématique, qui est la même que celle du régime de Pétain ou, plus précisément, que celle de Georges Bernanos. Il s'agit du rejet du monde moderne, de la civilisation dite occidentale, au nom d'une protection des différences.

C'est un positionnement anti-universaliste total, au nom de l'ethno-différentialisme. C'est une agression caractérisée des valeurs humanistes, mais tout comme Aimé Césaire à l'époque, cela correspond à un état d'esprit de la bourgeoisie intellectuelle, prétendument anti-coloniale mais en réalité façonnant la formation d'une élite locale bureaucratique dans les pays colonisés ou décolonisés.

Voici une illustration de l'approche ultra-réactionnaire de Claude Lévi-Strauss :

« Aujourd'hui où des îles polynésiennes noyées de béton sont transformées en porte-avions pesamment ancrés au fond des mers du Sud, où l'Asie tout entière prend le visage d'une zone malade, où les bidonvilles rongent l'Afrique, où l'aviation commerciale et militaire flétrit la candeur de la forêt américaine ou mélanésienne avant même d'en pouvoir détruire la virginité, comment la prétendue évasion du voyage pourrait-elle réussir autre chose que nous confronter aux formes les plus malheureuses de notre existence historique ?

Cette grande civilisation occidentale, créatrice des merveilles dont nous jouissons, elle

n'a certes pas réussi à les produire sans contrepartie.

Comme son œuvre la plus fameuse, pile où s'élaborent des architectures d'une complexité inconnue, l'ordre et l'harmonie de l'occident exigent l'élimination d'une masse prodigieuse de sous-produits maléfiques dont la terre est infectée.

Ce que d'abord vous nous montrez, voyages, c'est notre ordure lancée au visage de l'humanité.

Je comprends alors la passion, la folie, la duperie des récits de voyage. Ils apportent l'illusion de ce qui n'existe plus et qui devrait être encore, pour que nous échappions à l'accablante évidence que vingt-mille ans d'histoire sont joués.

Il n'y a plus rien à faire : la civilisation n'est plus cette fleur fragile qu'on préservait, qu'on développait à grand peine dans quelques coins abrités d'un terroir riche en espèces rustiques, menaçantes sans doute par leur diversité, mais qui permettaient aussi de varier et de revigorer les semis.

L'humanité s'installe dans la monoculture, elle s'apprête à produire la civilisation en masse, comme la betterave. Son ordinaire ne comporte plus que ce plat. »

Avec *La Pensée sauvage*, Claude Lévi-Strauss théorise cette conception, qui se résume ainsi :

« Il n'y a pas de civilisation « primitive » ni de civilisation « évoluée », il n'y a que des réponses différentes à des problèmes fondamentaux et identiques. »

C'est là, bien entendu, en 1962, une attaque ouverte à la proposition communiste se posant alors au monde. Et cela est fait au nom d'une lecture structuraliste. Il y aurait une « pensée sauvage », une « pensée mythique », qui ne peut être vue que comme structure structurante. Le rôle du structuraliste est d'autant plus souligné...

Claude Lévi-Strauss explique cela de la manière suivante :

« De ce point de vue aussi, la réflexion mythique apparaît comme une forme intellectuelle de bricolage. La science tout entière s'est construite sur la distinction du contingent et du nécessaire, qui est aussi celle de l'événement et de la structure.

Les qualités qu'à sa naissance elle revendiquait pour siennes étaient précisément celles qui, ne faisant point partie de l'expérience vécue, demeuraient extérieures et comme étrangères aux événements : c'est le sens de la notion de qualités premières.

Or, le propre de la pensée mythique, comme du bricolage sur le plan pratique, est d'élaborer des ensembles structurés, non pas directement avec d'autres ensembles structurés, mais en utilisant des résidus et des débris d'événements : « odds and ends », dirait l'anglais, ou, en français, des bribes et des morceaux, témoins fossiles de l'histoire d'un individu ou d'une société.

En un sens, le rapport entre diachronie et synchronie est donc inversé : la pensée mythique, cette bricoleuse, élabore des structures en agençant des événements, ou plutôt des résidus d'événements, alors que la science, « en marche » du seul fait qu'elle

s'instaure, créée, sous forme d'événements, ses moyens et ses résultats, grâce aux structures qu'elle fabrique sans trêve et qui sont ses hypothèses et ses théories.

Mais ne nous y trompons pas : il ne s'agit pas de deux stades, ou de deux phases, de l'évolution du savoir, car les deux démarches sont également valides.

Déjà, la physique et la chimie aspirent à redevenir qualitatives, c'est-à-dire à rendre compte aussi des qualités secondes qui, quand elles seront expliquées, redeviendront des moyens d'explication ; et peut-être la biologie marque-t-elle le pas en attendant cet accomplissement, pour pouvoir elle-même expliquer la vie.

De son côté, la pensée mythique n'est pas seulement la prisonnière d'événements et d'expériences qu'elle dispose et redispense inlassablement pour leur découvrir un sens ; elle est aussi libératrice, par la protestation qu'elle élève contre le non-sens, avec lequel la science s'était d'abord résignée à transiger. »

On a ici affaire à un relativisme accompagné d'un éloge d'une lecture magique de la réalité. Cela va, par ailleurs, toujours avec une vision de l'art comme porteuse de transcendance. C'est là une caractéristique essentielle du structuralisme et le rapport avec l'art contemporain est évident.

A ce sujet, dans *La pensée sauvage*, Claude Lévi-Strauss dit la chose suivante :

« *Le mythe suit le même parcours, mais dans l'autre sens* : il utilise une structure pour produire un objet absolu offrant l'aspect d'un ensemble d'événements (puisque tout mythe raconte une histoire).

L'art procède donc à partir d'un ensemble : (objet + événement) et va à la découverte de sa structure ; le mythe part d'une structure, au moyen de laquelle il entreprend la construction d'un ensemble : (objet + événement). »

Claude Lévi-Strauss n'a alors qu'à produire des grilles d'analyses des mythes par des « structures ». Voici le tout début de l'ouvrage *Le cru et le cuit* :

« Le but de ce livre est de montrer comment des catégories empiriques telles que celles de cru et de cuit, de frais et de pourri, de mouillé et de brûlé, etc., définissables avec précision par la seule observation ethnographique et chaque fois en se plaçant au point de vue d'une culture particulière, peuvent néanmoins servir d'outils conceptuels pour dégager des notions abstraites et les enchaîner en propositions. »

L'œuvre de Claude Lévi-Strauss consiste alors en des pseudo-études de situations de peuples « primitifs », avec des mythes pris à un instant T décodés au moyen d'analyses structuralistes, c'est-à-dire en réalité totalement subjectivistes. La structure est supérieure à l'être humain, qui n'existe d'ailleurs plus que comme matière première de la structure, en quelque sorte.

Aussi, dans *Le Cru et le Cuit*, Claude Lévi-Strauss affirme :

« Nous ne prétendons pas montrer comment les hommes pensent dans les mythes, mais comment les mythes se pensent dans les hommes, et à leur insu. »



## Jacques Lacan, l'inconscient et l'œuvre écrite

Le structuralisme s'est, dès le départ, largement tourné vers la psychanalyse. C'était inévitable, car il s'agit finalement d'un prolongement surtout de la phénoménologie d'Edmund Husserl, qui ramène tout phénomène à une saisie par la conscience.

Le structuralisme baigne dans une atmosphère psychologisante ; c'est là quelque chose de spécifiquement français, dont Henri Bergson est le produit le plus connu, mais on peut également penser aux romans de Georges Bernanos.

Les mots, dans leur rapport à la pensée, puis à la réalité, se voient attribuer une forme pratiquement magique. Le structuralisme s'appuie directement sur la notion de langage comme forme partant dans tous les sens et ayant pourtant un sens.

La découverte de ce sens est la clef de ce que le structuraliste se donne comme tâche, s'appuyant sur un domaine particulier pour trouver une pseudo dynamique, cependant il va de soi que la question de l'esprit était central.

Ce qui joue ici comme idéologie, ce n'est pas tant la psychanalyse d'ailleurs que le surréalisme et ses prédécesseurs symbolistes-décadentistes. L'œuvre de Jacques Lacan puise dans Freud et la psychanalyse, mais de manière lyrique-délirante, avec de véritables shows où il s'agit en prononçant des phrases spectaculaires sans qu'un sens réel se dégage.

Grande figure du structuralisme, Jacques Lacan considère à la fois que « l'inconscient est structuré comme un langage », et en même temps que tout discours relève de l'inconscient, non pas comme sous-produit mais directement comme parallèle.

C'est là une vision en « double » tout à fait dans l'esprit du structuralisme, où la structure est « structurée » et en même temps « structurante ». Il dit ainsi :

« Une œuvre écrite n'imité pas l'effet de l'inconscient. Elle en pose l'équivalent, pas moins réel que lui, de le forger dans sa courbure ; l'œuvre littéraire n'existe que dans la courbure qui est celle même de la structure (...). Elle en est le réel, et c'est en ce sens que l'œuvre n'imité rien. Elle est en tant que fiction, structure véridique. »

Une œuvre d'art se voit, encore et toujours, comme avec Gérard Genette par exemple, attribué une valeur transcendante, une valeur en soi, découplé de l'époque, de la société, de l'histoire, de la matière.

Ce qui compte encore et toujours, c'est la « structure » ; ici, chez Jacques Lacan, la psychanalyse permet de la découvrir et il devint, à ce titre, l'une des principales figures de la nouvelle psychanalyse, un courant portant directement son nom.

Et il existe un va-et-vient permanent : le langage est l'inconscient, l'inconscient est le langage lui-même. Le psychanalyste n'est rien d'autre qu'un linguiste :

« Voyez les hiéroglyphes égyptiens : tant qu'on a cherché quel était le sens direct des vautours, des poulets, des bonshommes debout, assis, ou s'agitant, l'écriture est demeurée indéchiffrable. C'est qu'à lui tout seul le petit signe "vautour" ne veut rien dire ; il ne trouve sa valeur signifiante que pris dans l'ensemble du système auquel il

appartient. Eh bien ! les phénomènes auxquels nous avons affaire dans l'analyse sont de cet ordre-là, ils sont d'un ordre langagier.

Le psychanalyste n'est pas un explorateur de continents inconnus ou de grands fonds, c'est un linguiste : il apprend à déchiffrer. »

Jacques Lacan se fonde d'ailleurs directement et ouvertement sur le structuralisme linguistique pour justifier sa propre approche :

« L'inconscient, à partir de Freud, est une chaîne de signifiants qui quelque part (sur une autre scène, écrit-il) se répète et insiste pour interférer dans les coupures que lui offre le discours effectif et la cogitation qu'il informe.

Dans cette formule, qui n'est nôtre que pour être conforme aussi bien au texte freudien qu'à l'expérience qu'il a ouverte, le terme crucial est le signifiant, ranimé de la rhétorique antique par la linguistique moderne, en une doctrine dont nous ne pouvons marquer ici les étapes, mais dont les noms de Ferdinand de Saussure et de Roman Jakobson indiqueront l'aurore et l'actuelle culmination, en rappelant que la science pilote du structuralisme en Occident a ses racines dans la Russie où a fleuri le formalisme.

Genève 1910, Pétrograd 1920 disent assez pourquoi l'instrument en a manqué à Freud.

Mais ce défaut de l'histoire ne rend que plus instructif le fait que les mécanismes décrits par Freud comme ceux du processus primaire, où l'inconscient trouve son régime, recouvrent exactement les fonctions que cette école tient pour déterminer les versants les plus radicaux des effets du langage, nommément la métaphore et la métonymie, autrement dit les effets de substitution et de combinaison du signifiant dans les dimensions respectivement synchronique et diachronique où ils apparaissent dans le discours. »

Jacques Lacan, avec ce positionnement, va être une figure incontournable de la scène intellectuelle bourgeoise des grandes métropoles mondiales.

## **Un diagnostic**

Les formes structuralistes sont, de fait, innombrables ; il n'est pas un intellectuel bourgeois de la seconde moitié du XXe siècle qui n'ait pas, d'une manière ou d'une autre, été marquée par le structuralisme.

Tout et n'importe quoi est interprété et surinterprété de telle manière à ce qu'un intellectuel puisse se poser en spécialiste, un découvreur de structure, un découvreur de « dynamique ». C'est le principe du « penseur », qui serait une sorte d'aventurier intellectuel, qui découvrirait des mines d'or intellectuelles cachées.

Auteur de *La Méditerranée et le Monde méditerranéen* à l'époque de Philippe II, publié en 1949, Fernand Braudel est tout à fait représentatif de cet esprit lorsqu'il explique dans la préface que :

« On pensera qu'un exemple plus simple que la Méditerranée m'aurait sans doute mieux

permis de marquer ces liens de l'histoire et de l'espace, d'autant qu'à l'échelle des hommes, la mer Intérieure du XVII<sup>e</sup> siècle est plus vaste encore qu'elle ne l'est aujourd'hui ; son personnage est complexe, encombrant, hors série. Il échappe à nos mesures et à nos catégories.

De lui, inutile de vouloir écrire l'histoire simple : « il est né le... » ; inutile de vouloir dire, à son propos, les choses bonnement, comme elles se sont passées...

La Méditerranée n'est même pas une mer, c'est un « complexe de mers », et de mers encombrées d'îles, coupées de péninsules, entourées de côtes ramifiées.

Sa vie est mêlée à la terre, sa poésie plus qu'à moitié rustique, ses marins sont à leurs heures paysans ; elle est la mer des oliviers et des vignes autant que celle des étroits bateaux à rames ou des navires ronds des marchands, et son histoire n'est pas plus à séparer du monde terrestre qui l'enveloppe que l'argile n'est à retirer des mains de l'artisan qui la modèle.

Lauso la mare e tente'n terro (« Fais l'éloge de la mer et tiens-toi à terre »), dit un proverbe provençal. »

Et ce qui caractérise le structuralisme, c'est que c'est en apparence une méthode et non pas une vision du monde ; en ce sens, tous les structuralistes se dédouanent des faiblesses des autres, en prétendant chacun se limiter à leur propre champ d'activité.

Il y a ici une prétention à l'objectivité sous une forme neutre, au nom du fait de se contenter d'une seule structure, même si en même temps et il y a ici une incohérence, il est expliqué que cette structure précise fait office de système.

Clause Lévi-Strauss, en 1964 dans la Revue internationale des sciences sociales, justifie cela de la manière suivante :

« La conscience apparaît ainsi comme l'ennemie secrète des sciences de l'homme, sous le double aspect d'une conscience spontanée, immanente à l'objet d'observation et d'une conscience réfléchie – conscience de la conscience – chez le savant. »

Ce qui est donc frappant dans les ouvrages structuralistes, c'est qu'il est toujours expliqué que la notion principale utilisée pour désigner la structure censée être centrale est difficilement définissable, que ses contours ne sont pas bien délimités, qu'en fin de compte cela ne peut être que le début d'une réflexion, etc.

C'est là à la fois un scepticisme bourgeois mais également un reflet du fait que le structuralisme n'est qu'une diversion, qu'il n'est en réalité qu'un discours.

Michel Foucault, dans un entretien en avril 1967, justifie de la manière suivante la réduction de la pensée à un diagnostic d'un moment du réel.

« - Le structuralisme n'est pas né récemment. Il en est question dès le début du siècle. Pourtant, on n'en parle qu'aujourd'hui. Pour le grand public, vous êtes le prêtre du « structuralisme ». Pourquoi ?

- Je suis tout au plus l'enfant de chœur du structuralisme. Disons que j'ai secoué la sonnette, que les fidèles se sont agenouillés, que les incroyants ont poussé des cris. Mais l'office avait commencé depuis longtemps. Le vrai mystère, ce n'est pas moi qui l'accomplis. En tant qu'observateur innocent dans son surplis blanc, voici comment je vois les choses.

On pourrait dire qu'il y a deux formes de structuralisme : la première est une méthode qui a permis soit la fondation de certaines sciences comme la linguistique, soit le renouvellement de certaines autres comme l'histoire des religions, soit le développement de certaines disciplines, comme l'ethnologie et la sociologie.

Ce structuralisme-là consiste en une analyse non pas tellement des choses, des conduites et de leur genèse, mais des rapports qui régissent un ensemble d'éléments ou un ensemble de conduites ; il étudie des ensembles dans leur équilibre actuel, beaucoup plus que des processus dans leur histoire.

Ce structuralisme a fait ses preuves au moins en ceci : il a permis l'apparition d'objets scientifiques nouveaux, inconnus avant lui (la langue, par exemple), soit encore des découvertes dans des domaines déjà connus : la solidarité des religions et des mythologies indo-européennes, par exemple.

Le second structuralisme, ce serait une activité par laquelle des théoriciens, non spécialistes, s'efforcent de définir les rapports actuels qui peuvent exister entre tel et tel élément de notre culture, telle ou telle science, tel domaine pratique et tel domaine théorique, etc.

Autrement dit, il s'agirait d'une sorte de structuralisme généralisé et non plus limité à un domaine scientifique précis, et, d'autre part, d'un structuralisme qui concernerait notre culture à nous, notre monde actuel, l'ensemble des relations pratiques ou théoriques qui définissent notre modernité.

C'est en cela que le structuralisme peut valoir comme une activité philosophique, si l'on admet que le rôle de la philosophie est de diagnostiquer. Le philosophe a en effet cessé de vouloir dire ce qui existe éternellement.

Il a la tâche bien plus ardue et bien plus fuyante de dire ce qui se passe. Dans cette mesure, on peut bien parler d'une sorte de philosophie structuraliste qui pourrait se définir comme l'activité qui permet de diagnostiquer ce qu'est aujourd'hui. »

Michel Foucault ira par la suite plus loin, en cherchant une dynamique dans le réel à partir d'une structure. C'est une expression « désirante » de la politique qui va, avec Jacques Derrida, Gilles Deleuze, former le post-structuralisme et sa déconstruction.

Le structuralisme, lui, en reste au diagnostic.

## **Pierre Bourdieu et le diagnostic sociologue**

Le structuralisme utilise donc la déconstruction structuraliste du langage en linguistique pour la généraliser à tous les phénomènes sociaux, mentaux, culturels, économiques, etc. Tout est analysé

selon l'angle de la recherche d'une structure.

La question de la mise en perspective est ainsi toujours fondamentale dans le structuralisme. Il ne s'agit jamais d'une analyse visant une synthèse, mais toujours d'un regard posé, d'une lecture en termes d'approche, d'une vision opératoire.

Pour cette raison, le structuralisme va de paire avec ce qui est appelé le « constructivisme » dans les pays anglo-saxons, c'est-à-dire une compréhension empiriste des relations humaines, ces dernières se formant sur le tas, niant la nature sociale ou culturelle pour tenter d'accéder à une lecture purement individuelle.

Ainsi, si le structuralisme a toujours une prétention à avoir une dimension sociologique, une lecture en termes de système, il revient toujours à l'individu, considéré comme un « agent ».

Voici comment Pierre Bourdieu, dans *Choses dites* en 1987, expose cette perspective :

« Par structuralisme ou structuraliste, je veux dire qu'il existe, dans le monde social lui-même (...) des structures objectives indépendantes de la conscience et de la volonté des agents, qui sont capables d'orienter ou de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations.

Par constructivisme, je veux dire qu'il y a une genèse sociale d'une part des schèmes de perception, de pensée et d'action qui sont constitutifs de ce que j'appelle habitus, et d'autre part des structures sociales, et en particulier de ce que j'appelle des champs. »

Pierre Bourdieu a joué un rôle central dans l'établissement de la sociologie comme méthode de « critique » de la société, au moyen du structuralisme ; il est une figure majeure de la bourgeoisie intellectuelle dans son rapport d'« analyse » de la société.

Voici ce qu'il disait, en 1964, dans un ouvrage connu intitulé *Les Héritiers* :

« Utilisateurs de l'enseignement, les étudiants en sont aussi le produit et il n'est pas de catégorie sociale dont les conduites et les aptitudes présentes portent davantage la marque des acquisitions passées.

Or, comme nombre de recherches l'ont établi, c'est tout au long de la scolarité, et particulièrement lors des grands tournants de la carrière scolaire, que s'exerce l'influence de l'origine sociale : la conscience que les études (et surtout certaines) coûtent cher et qu'il est des professions où l'on ne peut s'engager sans un patrimoine, les inégalités de l'information sur les études et leurs débouchés, les modèles culturels qui associent certaines professions et certains choix scolaires (le latin, par exemple) à un milieu social, enfin la prédisposition, socialement conditionnée, à s'adapter aux modèles, aux règles et aux valeurs qui régissent l'École, tout cet ensemble de facteurs qui font que l'on y perçu comme tel, déterminent, toutes aptitudes égales d'ailleurs, un taux de réussite scolaire inégal selon les classes sociales, et particulièrement dans les disciplines qui supposent tout un acquis, qu'il s'agisse d'instruments intellectuels, d'habitudes culturelles ou de revenus. »

La longueur de la seconde phrase va avec une pseudo découverte des différences sociales, qui sont ici non seulement individualisées, mais coupées de toute vision d'ensemble, c'est-à-dire du

mode de production, des rapports entre les classes, de leur conscience en rapport avec le travail.

Ici, la structure, c'est « l'héritage ». Le structuraliste sociologue cherche donc des structures, qui seraient des leviers sociaux anonymes qu'il faudrait éventuellement critiquer ou contrecarrer. C'est une lecture entièrement idéaliste et au service de la bourgeoisie intellectuelle.

Voici un extrait de *La reproduction*, de 1970, où Pierre Bourdieu donne un exemple parlant de son approche :

« L'analyse des transformations du rapport pédagogique confirme que toute transformation du système scolaire s'opère selon une logique où s'exprime encore la structure et la fonction propres de ce système.

Le foisonnement déconcertant des conduites et des propos qui marque la phase aiguë de la crise de l'Université [avec mai 1968] ne doit pas incliner à l'illusion du surgissement ex nihilo d'acteurs ou d'actes créateurs : dans les prises de position les plus libres en apparence s'exprime encore l'efficacité structurale du système des facteurs qui spécifie les déterminismes de classe pour une catégorie d'agents, étudiants ou professeurs, définie par sa position dans le système d'enseignement (...).

Tout oppose l'expérience de l'univers scolaire que prépare une enfance passée dans un univers familial où les mots définissent la réalité des choses à l'expérience d'irréalité que procure aux enfants des classes populaires l'acquisition scolaire d'un langage bien fait pour déréaliser tout ce dont il parle parce qu'il en fait toute la réalité : le langage « châtié » et « correct », c'est-à-dire « corrigé », de la salle de classe s'oppose au langage que les annotations marginales désignent comme « familier » ou « vulgaire » et, plus encore, à l'anti-langage de l'internet où les enfants originaires des régions rurales, affrontés à l'expérience simultanée de l'acculturation forcée et de la contre-acculturation souterraine n'ont de choix qu'entre le dédoublement et la résignation à l'exclusion. »

Il n'y a ici aucune analyse de la substance de la réalité, de la nature du phénomène, seulement de son expression. Ce qui aboutit à des possibilités innombrables de pseudo-explication, où un aspect est stylisé comme forme majeure, absolue.

Cette haine de la notion de totalité, de synthèse, est typique de la petite-bourgeoisie intellectuelle cherchant à s'intégrer dans le mode de production capitaliste, en se prétendant « réaliste », utile, etc.

## **Georges Dumézil et le diagnostic «indo-européen»**

Le structuralisme s'est d'autant plus développé qu'il profitait des intellectuels bourgeois faisant carrière et à qui on donnait du prestige s'ils fournissaient une conception à la fois utile pour les connaissances, mais surtout sans encadrement historique, matériel.

Un exemple très parlant de ce type de démarche est celle de Georges Dumézil (1898-1986), qui va développer la conception clairement raciale des « fonctions tripartites indo-européennes ».

Les sociétés des peuples indo-européens s'appuieraient, indépendamment de leur réalité, sur une division sociale en trois parties, trois castes suprêmes, les producteurs, les guerriers, les religieux.

Tous les peuples indo-européens de l'antiquité, de la Grèce à l'Iran, mais cela y compris jusqu'à

travers le moyen-âge, jusqu'à la révolution française même, porteraient ces « fonctions tripartites » dans leur mythologie et leur organisation sociale.

En ce qui concerne l'Allemagne nazie, Georges Dumézil peut pareillement imaginer un prolongement « indo-européen », comme ici en 1939 dans *Mythes et dieux des Germains* :

« Le troisième Reich pas eu créer ses mythes fondamentaux peut-être au contraire est-ce la mythologie germanique ressuscitée au XIXe siècle qui donné sa forme son esprit ses institutions une Allemagne que des malheurs sans précédent rendaient merveilleusement malléable ; peut-être est-ce parce il avait abord souffert dans des tranchées que hantait le fantôme de Siegfried qu'Adolf Hitler pu concevoir forger pratiquer une Souveraineté telle qu'aucun chef germain en connue depuis le règne fabuleux d'Odhin.

La propagande néo-païenne dans Allemagne nouvelle est certes un phénomène intéressant pour un historien des religions : mais elle est volontaire, à quelque degré artificielle.

Beaucoup plus intéressant en tout cas est le mouvement spontané par lequel les chefs et la masse allemande, après avoir éliminé les architectures étrangères, ont coulé naturellement leur action et leurs réactions dans des moules sociaux et mystiques dont ils ne savaient pas toujours la conformité avec les plus anciennes organisations les plus anciennes mythologies des Germains. »

Il va de soi que Georges Dumézil ne participa pas à la Résistance. Et c'est Claude Lévi-Strauss, figure majeure du structuralisme, qui fera la réponse au discours de réception de Georges Dumézil à l'Académie française. On y lit ces propos hallucinés, où le structuralisme va tellement loin dans le subjectivisme qu'il bascule dans l'individualisme racialisé :

« Passant à ce que les ethnologues appellent, dans leur jargon, les générations —1 et —2, je note que vous avez une fille sévrienne, agrégée et astrophysicienne qui épousa M. Hubert Curien (dont nous sommes nombreux à nous rappeler le passage à la tête du CNRS et de la Délégation générale à la Recherche). Un fils médecin psychanalyste ; et plusieurs petit-fils, l'un polytechnicien comme votre père, un autre artiste peintre, un troisième normalien comme vous, agrégé de mathématiques, et voyageur comme son arrière-grand-oncle le marin.

Il est trop tôt pour savoir ce que fera le quatrième ainsi que votre arrière-petit-fils. Mais on peut déjà relever qu'à l'instar de la famille indo-européenne, la vôtre préserve bon nombre de traits invariants. »

Un peu plus loin, Claude Lévi-Strauss fait allusion au structuralisme de Georges Dumézil :

« Pour qualifier ce corps de doctrines, un terme viendrait immédiatement à l'esprit si, en 1973, dans l'introduction au troisième volume de *Mythe et Épopée*, vous ne l'aviez rejeté avec une certaine brusquerie en annonçant que, pour prévenir toute équivoque, vous banniriez désormais les mots « structure » et « structural » de votre usage.

Vous n'êtes pourtant pas allé jusqu'à les effacer de la seconde édition très remaniée de *Mythe et Épopée I*, parue en 1974.

Je note aussi que les vocables proscrits continuent de couler des jours paisibles dans Mariages indo-européens, votre tout dernier livre. Davantage encore me rassure — et ce m'est une raison de plus pour vous en remercier — votre choix de celui, parmi vos confrères, à qui revient l'honneur de vous accueillir aujourd'hui.

Il récuserait, s'il en était besoin, l'exploitation que des médiocres en mal de publicité ont voulu faire de votre résistance à vous laisser enrégimenter dans une école, à supposer, ce dont je doute, qu'une telle école ait jamais existé... »

Puis vient l'éloge de la conception de Georges Dumézil, qu'il résume à une analyse structuraliste, dont le contenu est secondaire par rapport à sa nature de structure.

« Unique par son inspiration, sa démarche et son ampleur, votre œuvre l'est aussi par la nature exceptionnelle des données qu'elle exploite. « Dans aucun autre cas, avez-vous noté, on n'a l'occasion de suivre, parfois pendant des millénaires, les aventures d'une même idéologie dans huit ou dix ensembles humains qui l'ont conservée après leur complète séparation. » (...)

Toutes ces trouvailles, si riches et si fécondes, ne doivent pas faire oublier la vision d'ensemble, et à bien des égards prophétique, qui se dégage de votre œuvre. Car le problème qu'elle pose et sur lequel elle projette tant de lumières, c'est, en définitive, celui du rôle de l'idéologie dans la vie des sociétés humaines : idéologie dont, après des siècles voués à la raison triomphante, nous observons le foudroyant retour.

En 1939, à la veille de la guerre, votre livre Mythes et dieux des Germains soulignait à quel point les chefs et la masse allemande ont, sans toujours s'en rendre compte, « coulé naturellement leur action et leurs réactions dans des moules sociaux et mystiques hérités d'un passé très lointain ».

Nous sommes aujourd'hui témoins de phénomènes du même ordre en Iran et en Asie du Sud-Est.

C'est sous la poussée d'idéologies que les peuples doutent d'eux-mêmes ou s'affrontent, que prolifèrent les sectes, que se réveillent les querelles religieuses.

Pour insuffler un regain de vitalité à notre vieux continent affaibli par les guerres, les révolutions et les crises économiques, on s'inquiète même d'entendre çà et là des voix qui prônent un recours aux inspirations de l'âme indo-européenne.

Nulle œuvre, mieux que la vôtre, ne peut mettre en garde contre ce genre d'illusion.

Car cette idéologie indo-européenne dont vous avez minutieusement démonté les ressorts, vous savez qu'elle n'a survécu au cours des siècles et même des millénaires que comme une forme vide ; ou plutôt, une forme que les rêveries philosophiques, les prétentions dynastiques, et autres péripéties de l'histoire intellectuelle ou sociale, ont remplie à chaque époque de contenus différents. »

C'est un excellent exemple de comment les positions structuralistes se répondent les unes aux autres, comme vision du monde en tant que telle.



## Le structuralisme pseudo-marxiste

Les structuralistes, dans la plupart des cas, exprimant au moins une certaine attirance pour le marxisme. Il va de soi qu'il faut entendre ici un marxisme réduit à ses aspects sociaux et sa lecture historique, nullement le matérialisme dialectique. Dans certains cas, des affirmations structuralistes ont pu se faire prétendument sous la bannière du marxisme ou du néo-marxisme, tout au moins avec l'idée de le compléter.

Le rapport centre-périphérie fut à ce titre un classique du structuralisme pseudo-marxiste ; c'est une interprétation « structurelle » qui a eu un grand succès dans la bourgeoisie intellectuelle. La vague des mouvements nationalistes-régionalistes identitaires dans les années 1970 est le produit direct de l'approche structuraliste.

Il en va de même pour le tiers-mondisme ; on retrouve ici notamment les économistes argentin Raúl Prebisch et franco-égyptien Samir Amin. Ce dernier, faisant de l'impérialisme américain une structure, prônait ainsi récemment une « multipolarité », à partir d'un axe Paris – Berlin – Moscou s'étendant à Pékin et Delhi.

Le Grec Nicos Poulantzas analysa de son côté l'État comme « structure » ; voici comment il définit l'État de manière structuraliste, dans *Pouvoir politique et classes sociales*, en 1968 :

« Par mode de production on désignera non pas ce que l'on indique en général comme l'économique, les rapports de production au sens strict, mais une combinaison spécifique des diverses structures et pratiques qui, dans leurs combinaisons, apparaissent comme autant d'instance ou niveaux, bref comme autant de structures régionales de ce mode.

Un mode de production, comme le dit de façon schématique Engels, comprend divers niveaux ou instances, l'économique, le politique, l'idéologique et le théorique, étant entendu qu'il s'agit là d'un schéma indicatif et que l'on peut opérer un découpage plus exhaustif (...).

Ce qui distingue donc un mode de production d'un autre, et qui, par conséquent, spécifie un mode de production, c'est cette forme particulière d'articulation qu'entretiennent ses niveaux. »

On retrouve là tant une incompréhension du matérialisme dialectique que de la notion même de mode de production, en tant que reproduction de la vie réelle. Cependant, le structuraliste se prétendant marxiste le plus connu est Louis Althusser.

Lorsque la frange radicale des étudiants de l'Union des Étudiants Communistes rejoint la critique maoïste du révisionnisme, ils fondent l'Union des Jeunes Communistes (marxistes-léninistes) en 1966, dont l'un des organes sera les *Cahiers Marxistes-Léninistes*.

Mais cet organe existait déjà en 1964, en tant que publication du *Cercle des étudiants communistes de l'École normale supérieure* : à l'époque, les articles étaient signés individuellement, conformément à l'esprit universitaire intellectuel bourgeois.

Et une partie des initiateurs de ces Cahiers le quittèrent pour fonder en mars 1966 les *Cahiers pour*

*l'analyse, du Cercle d'épistémologie de l'École Normale Supérieure.*

Cela signifie que la jeunesse qui rejoignit le maoïsme venait directement du structuralisme, les continuateurs prolongeant l'initiative au moyen des Cahiers pour l'analyse. Dans cette dernière revue, on trouve des textes de Claude Lévi-Strauss, Jacques Lacan et Jacques-Alain Miller, Georges Dumézil, Louis Althusser, Georges Canguilhem, ainsi que Michel Foucault et Jacques Derrida.

Ces deux derniers auteurs seront par la suite les grandes figures de ce qui est appelé aux États-Unis la « French Theory », c'est-à-dire le post-structuralisme, tandis que Jacques Lacan deviendra la tête de proue de la psychanalyse renouvelée.

Tout cela posait un problème majeur à l'Union des Jeunesses Communistes (marxistes-léninistes), car son dirigeant était Robert Linhart, un disciple de Louis Althusser. Si les Cahiers Marxistes-Léninistes se transforment, pour ses numéros 14 à 17 en 1966-1967, en simple vecteur de textes chinois, c'est le numéro 11 en avril 1966 qui est le signe de la rupture.

Il consiste en effet en un long texte signé Louis Althusser, intitulé *Matérialisme historique et matérialisme dialectique*, extrait d'un ouvrage qui finalement ne sortira pas. Il suit directement le congrès d'Argenteuil de mars 1966 du Parti Communiste français où le néo-humanisme de Roger Garaudy triomphe.

L'Union des Jeunesses Communistes (marxistes-léninistes) naît directement de la critique des positions de ce congrès, suite à l'exclusion de l'Union des Étudiants Communistes du Cercle des étudiants communistes de l'École normale supérieure en raison de la publication du document « Faut-il réviser la théorie marxiste-léniniste ? ».

Or, cela signifie que l'Union des Jeunesses Communistes (marxistes-léninistes) est né en étant formé par Louis Althusser, comme en témoigne en avril la publication du texte de celui-ci.

Mais Louis Althusser n'accompagnera pas la rupture. Il restera dans le Parti Communiste français. Qui plus est, il est totalement sur le terrain du structuralisme. Son ouvrage principal, *Lire le capital*, publié en novembre 1965 en collaboration avec Étienne Balibar, Roger Establet, Pierre Macherey et Jacques Rancière, est un manifeste structuraliste.

Karl Marx aurait été un structuraliste avant l'heure ; ses écrits de jeunesse n'auraient aucun rapport avec la « pratique théorique » aboutissant à l'analyse du capitalisme. Louis Althusser explique ainsi :

« De la même manière que nous savons, depuis Freud, que le temps de l'inconscient ne se confond pas avec le temps de la biographie, qu'il faut au contraire construire le concept du temps de l'inconscient pour parvenir à l'intelligence de certains traits de la biographie, de la même manière, il faut construire les concepts des différents temps historiques, qui ne sont jamais donnés dans l'évidence idéologique de la continuité du temps (qu'il suffirait de couper convenablement par une bonne périodisation pour en faire le temps de l'histoire), mais qui doivent être construits à partir de la nature différentielles de leur objet dans la structure du tout.

Faut-il pour s'en convaincre encore d'autres exemples ?

Qu'on lise les remarquables études de Michel Foucault sur l' « histoire de la folie », sur la « Naissance de la clinique », et l'on verra quelle distance peut séparer les belles séquences de la chronique officielle, où une discipline ou une société ne font que réfléchir leur bonne, c'est-à-dire le masque de leur mauvaise conscience, - de la temporalité absolument inattendue qui constitue l'essence du procès de constitution et de développement de ces formations culturelles : la vraie histoire n'a rien qui permette de la lire dans le continu idéologique d'un temps linéaire qu'il suffirait de scander et couper, elle possède au contraire une temporalité propre, extrêmement complexe, et bien entendu parfaitement paradoxale au regard de la simplicité désarmante du préjugé idéologique.

Comprendre l'histoire de formations culturelles telles que celle de la « folie », de l'avènement du « regard clinique » en médecine, suppose un immense travail non d'abstraction, mais un travail dans l'abstraction, pour construire, en l'identifiant, l'objet même, et construire de ce fait l'objet de son histoire. »

Une telle approche - un marxisme purement théorique sans liaison avec l'Histoire, sans même parler avec l'évolution de la réalité matérielle comme totalité, de la nature - n'a aucun rapport avec le marxisme historiquement. C'est une interprétation spécifiquement française.

Et il faut noter que, malheureusement, les jeunes révolutionnaires cherchant dans les pays occidentaux dans les années 1960 à réaffirmer le marxisme-léninisme, dans une option combattante, sont tombés dans le piège structuraliste en se focalisant sur la recherche d'une clef structurelle expliquant le « système ».